

Eugenio Coseriu

SCIENCE DE LA TRADUCTION ET GRAMMAIRE
CONTRASTIVE¹

La théorie de la traduction, comme la théorie du langage, c'est la théorie d'une activité elle-même. C'est le transfert d'une intuition des agents de ces activités au plan de la réflexivité. La théorie du langage n'est, dans ce qu'elle a d'universel, que la théorie de l'intuition du sujet parlant lui-même. Et de même, la théorie de la traduction n'est que le passage à la réflexivité de ce que font, savent et connaissent intuitivement les traducteurs.

La théorie de la traduction a des rapports étroits avec la grammaire contrastive, puisque celle-ci confronte la grammaire de la langue de départ avec celle de la langue d'arrivée. Le problème de ces rapports a été posé déjà dans l'Antiquité, jusqu'à un certain degré chez Cicéron, dans son petit traité sur l'orateur idéal, mais surtout par Saint Jérôme, dans la célèbre épître à Tamaquium, le premier véritable traité sur la théorie de la traduction dont nous disposons dans notre culture occidentale. Saint Jérôme y distingue deux types de traduction. Il y a d'abord un type qu'il suit et applique lui-même dans la plupart des cas, dit-il, et qui consiste à traduire en exprimant le sens d'un texte et non pas les mots de la langue de départ. Et puis, moins fréquemment, il y a le cas de textes originaux où même l'ordre des mots constitue un mystère («ubi et ordo verborum mysterium est») et où il vaut mieux que le traducteur n'intervienne pas trop afin d'interpréter et d'orienter éventuellement le sens, où il faut respecter ce qui est dit dans le texte et le traduire aussi littéralement que possible.

A la Renaissance, le Valencien Juan Luis Vivès, qui a vécu longtemps à Gand, a écrit un petit traité sur la traduction, qui peut être considéré comme la contribution la plus importante de la Renaissance à la science de la traduction, à côté de celle de Luther. Vivès, lui, distingue trois types de traduction, en partant du rapport plus ou moins implicite entre description de la langue, langue et traduction. Il y a d'abord la traduction dans laquelle il faut respecter la dictio, la façon même dont les choses sont dites, p.ex.

contrats, actes juridiques, traités internationaux, où il faut presque lire le texte original sous la traduction, bref, une traduction aussi littérale que possible. Un autre type de traduction est fondé, lui, sur le *sensus* (le même terme qu'employait Saint-Jérôme). Ce type convient pour des textes originaux où un contenu est communiqué sans lien de dépendance étroite avec la forme, la structure de l'expression, comme dans des textes scientifiques, p.ex. Ici, Vivès attire l'attention sur une traduction latine, de la main de Théodore de Gaza, d'un texte (grec évidemment) d'Aristote. Vivès approuve que le traducteur ait ajouté quelque chose au texte à un endroit où le sens l'exigeait. (Il s'agissait d'une partie de l'oreille pour laquelle le grec n'a pas de nom, contrairement au latin). Dans une troisième espèce de traduction, il s'agit de respecter aussi bien la *dictio* que le *sensus*, pour la bonne raison que la façon d'exprimer, la structure de l'expression contribue au contenu du texte, particulièrement du texte littéraire, plus particulièrement encore du texte poétique, étant donné la grande valeur de ce qui est suggéré par le rythme, la mesure, la rime, etc.

Quel est au fait ce rapport implicite entre langue et traduction, problématisé ici par les auteurs que nous venons de passer en revue? La description d'une langue en tant que telle est celle de la structure spécifique de cette langue. Une grammaire contrastive oppose deux structures, évidemment décrites de la même façon pour qu'elles soient comparables, mais bel et bien deux structures différentes. Une telle grammaire ne peut établir que des correspondances au niveau de ce qui est organisé, structuré dans une langue et dans l'autre. Or, dans une traduction il ne s'agit pas de traduire une langue mais des textes. Cela semble évident et pourtant... Dans une anthologie allemande sur la théorie de la traduction, ma contribution de même que d'autres ont été groupées dans une section intitulée « science de la traduction et linguistique du texte », comme si on traduisait autre chose que des textes.

On ne traduit que des textes, même dans le cas de « bonjour! ». On traduit des mots, bien sûr, mais seulement en tant qu'éléments fonctionnels dans un texte, en tant que contributions partielles au contenu d'un texte qui doit passer d'une langue à une autre. On ne traduit pas toujours mot à mot, loin de là. Il serait exagéré de prétendre qu'on ne traduit nullement les mots, puisqu'il est possi-

ble de dire qu'un mot a été mal traduit ou non traduit. Si je traduis esp. « *cierra el balcón* » par it. « *chiudi il balcone* », j'ai mal traduit, car « *balcón* » peut signifier (et signifie ici) 'fenêtre du balcon', ce qui n'est pas le cas en italien. Il fallait donc ajouter *finestra*.

De même, p.ex. les auxiliaires doivent être traduits pour ce qu'ils signifient dans le texte. Quand Antonio Machado dit « *la cebada está crecida* », le traducteur italien a mal traduit par « *l'orzo è cresciuto* ». Il dit que l'orge a poussé, mais ceci en espagnol serait « *creció* » ou « *ha crecido* », mais non pas « *está crecida* ». Il aurait dû traduire par « *l'orzo è già cresciuto* » ou, mieux, par « *l'orzo è già alto* ». Dans ce dernier cas il aurait légèrement modifié ce qui est exprimé en espagnol, mais la traduction aurait été meilleure, indiquant le résultat au lieu du procès.

On ne traduit donc pas des mots en tant que tels, mais un texte construit avec des mots. Et quel est le contenu de ce texte? D'un côté, comme nous l'avons vu dans nos auteurs, il y a la *dictio*, « la façon de le dire », avec ce que les mots et les constructions signifient dans la langue d'origine. D'un autre côté il y a le *sensus*, le contenu du texte, à exprimer dans la traduction, dans le texte traduit. Ce *sensus* n'est pourtant pas purement et simplement ce que les mots et les constructions de la langue d'origine signifient dans le texte de départ. Dans l'ancienne théorie de la traduction, *sensus* correspond à ce que nous pourrions appeler aujourd'hui la *désignation ET le sens*. Une autre notion, dans l'ancienne théorie de la traduction, est *uerba*, ce que nous appellerions le contenu linguistique, le *signifié*.

La théorie de la traduction n'est pas d'une nature différente de la théorie de l'activité de parler en général. La traduction n'est qu'une activité particulière de parler: elle se fait avec un contenu déjà donné d'avance, qu'il s'agit d'exprimer dans une autre langue. Pour le reste il s'agit exactement de la même chose. De ce fait, la traduction a la même complexité que l'activité de parler en général. La théorie de la traduction embrasse toute la théorie linguistique.

Je propose donc la distinction entre la *désignation*, le *signifié* et le *sens*.

Le signifié, c'est ce que dit la langue en tant que telle, au moyen de ses lexèmes et de ses constructions grammaticales. C'est la façon

dont une langue organise la réalité non linguistique, extra-linguistique, aussi bien en ce qui concerne les choses de cette réalité que les rapports entre celles-ci, qu'est la grammaire.

C'est par exemple au niveau du signifié que l'espagnol distingue *venir* (déplacement vers l'endroit de la première personne uniquement) et *ir* (déplacement vers l'endroit de la deuxième OU de la troisième personne). Le portugais établit exactement la même opposition avec ses verbes *vir* et *ir*, tandis qu'en italien, comme en français, en catalan et d'autres langues, *venire* indique le déplacement vers l'endroit de la première OU de la deuxième personne et *andare* celui vers la troisième personne uniquement, c.-à-d. vers un endroit situé en-dehors du dialogue. Si je veux donc me déplacer vers mon interlocuteur, je lui dis en espagnol «voy», mais en italien «vengo». C'est un phénomène d'organisation du signifié dans la langue. Tout à fait parallèle, d'ailleurs, est la distinction entre esp. *traer* et *llevar*, port. *trazer* et *levar*, alors qu'en italien on ne dispose que de *portare* pour n'importe quelle direction. Le français, lui, est encore plus complexe sur ce point: il distingue en plus entre un déplacement simultané et autonome (*mener*) et un déplacement simultané non autonome (*porter*), ce que, combiné avec la différence de direction, nous donne *amener/emmener*, *apporter/emporter*. Il n'est donc pas étonnant d'entendre dire un Italien en un français approximatif: «J'ai porté ma fiancée au cinéma».

Dans «Die Haupttypen des Sprachbaus», F.N. Finck donne systématiquement la traduction littérale, mot à mot, de ce que disent les langues qu'il décrit, suivie ensuite de la traduction telle qu'elle apparaît effectivement en allemand. Ainsi p.ex. le chinois dit mot à mot: «Homme homme ensemble est du même type dire», ce qui veut dire que c'est partout pareil. Ou bien voici un exemple que je peux donner moi-même, tiré du japonais. (Faisons abstraction des problèmes liés à l'emploi du temps verbal.) *Kodomo-wa kuru* peut vouloir dire 'l'enfant vient', 'un enfant vient', 'les enfants viennent', 'des enfants viennent'. C'est que *kuru* est un verbe personnel, comme tous les verbes japonais. *Kodomo* est 'un ou plusieurs ou tous les exemplaires de la catégorie *enfant*' et *-wa* équivaut à 'en ce qui concerne, en parlant de'. De telle sorte que notre petite phrase japonaise signifie mot à mot 'en ce qui concerne un certain nombre non déterminé de la catégorie *enfant*, il y a un

venir'. Voilà ce que dit une langue en tant que telle. C'est déjà un type de «traduction»: la traduction littérale de ce qui est dit par cette langue. Ce type de «traduction» a été établi en tant que méthode d'analyse au XVIIIe S. par Lorenzo Hervás, qui a étudié systématiquement comment des langues traduisaient la prière «Notre Père». Ainsi «sicut in coelo» est rendu en quechua par 'endroit haut et encore'. A Rome, où il était ambassadeur du Royaume de Prusse, Wilhelm von Humboldt a connu Hervás et il a adopté la méthode de celui-ci dans son «Traité sur l'Origine des Formes grammaticales». Cette méthode est encore employée de nos jours, d'ailleurs.

Tous les cas rencontrés jusqu'ici se situent dans la zone de signifiés identiques (ou à peu de choses près) mais différemment organisés dans les différentes langues. Mais il peut arriver que la ressemblance entre la façon de dire de différentes langues soit à peu près nulle. Et il en va de même pour une seule langue, parlée dans différentes régions. Comparons p.ex.

- All. Hier kann man stehen 'Ici on peut être debout'
- It. Qui si tocca 'Ici on touche'
- Esp. (certaines régions) Aquí se hace pié 'Ici on arrive avec le pied jusqu'au fond'
- Esp. (autres régions) Aquí no cubre 'Ici ça ne couvre pas'
- Fr. Ici on a encore pied.

La situation est exactement la même dans tous ces cas, mais l'organisation lexicale et grammaticale est chaque fois différente, à un seul élément près: 'ici'. Le champ de signification lui aussi est chaque fois différent.

La traduction mot à mot de la totalité des signifiés du message dans la langue de départ n'implique pas nécessairement que ce message passe: il peut demeurer inintelligible. Il n'y a pas vraiment «traduction» dans ce cas. Ou plutôt, il y a traduction impropre, la première des trois espèces de traduction impropre que je connais. Elle ne nous apprend que ce que la langue de départ nous dit en tant que telle. Ce n'est que la traduction stricte de la *dictio*, au moyen des mêmes structures que celles de la langue de départ.

L'adaptation elle aussi est une traduction impropre. Mais elle va déjà plus loin, en ce sens qu'elle modifie le contexte thématique d'un texte. La troisième traduction impropre est la traduction philologique qui, elle, reprend et explique ce qui est dit dans le texte. On est tenté d'y recourir lorsqu'il s'agit p.ex. de quiproquos difficilement traduisibles ou comme p.ex. dans ce texte de Morgenstern, où un enseignant décline Werwolf 'loup-garou' à tort comme Werwolf, c.-à-d. comme si le premier élément était un pronom. Le procédé explicatif ne constitue pas non plus une traduction proprement dite.

Une vraie traduction n'est pas une traduction du signifié qui, lui, n'est qu'un instrument dans le texte. Elle va au-delà du signifié et atteint la *désignation*, qui est le véritable contenu du texte. Ce contenu ne se trouve pas vraiment dans le texte à lui seul: il se trouve surtout dans la tête de l'interprète. En plus du signifié, il y a dans le texte l'*emploi* de ce signifié pour désigner quelque chose. Dès lors, ce qu'on traduit effectivement, c'est ce rapport de désignation. Et on les fait au moyen de signifiés, bien entendu. Dans la langue originale, les signifiés ne sont que les instruments pour l'expression de la désignation; ils le sont de nouveau, mais souvent peu comparables aux premiers, pour l'expression de la même désignation, cette fois-ci dans la langue d'arrivée. La désignation est identique dans le texte à traduire et dans le texte traduit, mais il arrive même que les signifiés, des deux côtés, n'aient plus aucun rapport les uns avec les autres. Le transfert des signifiés d'une langue vers les signifiés de l'autre passe par la désignation. Sans identification de ce qui est désigné, il est impossible de traduire.

Le signifié, dans l'une ou l'autre langue, correspond en gros à une définition lexicale. Or, il est bien évident que la traduction de cette définition ne saurait être satisfaisante.

Si j'ai à traduire en français it. *scala*, esp. *escalera*, port. *escada* ou roumain *scară*, je dois d'abord identifier le désigné avant de décider si j'écrirai *échelle* ou *escalier*. Et si le contexte ne m'éclaire pas, je devrai trancher d'une façon arbitraire.

Le *sens*, lui, est le contenu propre d'un texte au-delà du signifié et de la désignation. C'est le contenu d'un signe d'un ordre supé-

rieur. Que je dise p.ex. «fermez la porte», «ne voudriez-vous pas fermer la porte?», «vous fermerez la porte», «la porte!», «il y a du courant d'air», «ta mère ne t'a pas appris qu'il faut fermer les portes?», «vous n'avez pas de portes chez vous?» et ainsi de suite, il s'agit toujours du même *sens*, au-delà des signifiés et des désignés, et ce sens est compris grâce à la situation dans laquelle le signifié est employé.

«Guten Morgen» et «bon matin» peuvent correspondre à tout point de vue, mais si ces deux mots allemands constituent une formule de salutation, ils acquièrent un sens tel que «bon matin», qui n'a pas ce sens, ne saurait plus convenir comme traduction. Alors, «guten Morgen» ne *signifie* pas «bonjour» mais il en a le sens. Et si j'ai à exprimer le même *sens* en japonais, je dirai «ohaïo», ce qui sur le plan du *signifié* correspond à «il est tôt», «il est déjà jour». De même, «keine Ursache» face à «aucune cause». Lorsque ces deux mots allemands font écho à «danke schön», le sens est tel que la traduction ne saurait être que «il n'y a pas de quoi» ou «je vous en prie» ou dans d'autres langues encore autre chose, malgré la différence entre les signifiés. Le *sens*, lui, est identique.

En somme, traduire un texte, ce n'est pas traduire le signifié mais la désignation et évidemment le sens, car c'est le contenu propre du texte. Le texte a une fonction textuelle. Plus il est complexe, plus on y a rassemblé des unités simples, qu'on a articulées au point d'obtenir une unité de sens. Dans un roman p.ex. c'est après le tout dernier mot que cette unité de sens est parachevée. Tout ce qui y est signifié et désigné implique des unités de sens qui s'articulent jusqu'à l'architecture finale, avec son sens final, global, fondamental. Pour le Don Quichotte p.ex. je le caractériserais comme la tragédie de la liberté. C'est en cela que ce roman est universel et éternel et non parce que p.ex. son héros principal s'est battu contre des moulins à vent.

Que peut nous apprendre, pour la traduction, la grammaire contrastive, qui nous présente la comparaison de deux systèmes, ou même la linguistique contrastive en tant que description parallèle? Si cette grammaire reste au niveau des deux structures, elle ne nous apprend que très peu pour la traduction, parce qu'elle rend compte, alors,

de la traduction des signifiés, de la traduction littérale. Elle ne nous apprend rien sur l'application au niveau de la désignation. Pour qu'elle soit de quelque utilité à la traduction, la grammaire contrastive doit être faite déjà en vue de la traduction, c.-à-d. déduite de la traduction et ensuite de nouveau appliquée à celle-ci. Sûrement, elle doit constater les signifiés, puisque ce sont des éléments de la traduction, mais en outre elle doit établir des équivalences dans la traduction proprement dite: il faut aussi qu'elle nous dise quels sont les usages linguistiques. Elle doit aussi être la grammaire de la norme de l'emploi.

Au niveau de la désignation, la grammaire contrastive doit nous enseigner que les langues n'organisent pas, au moyen du signifié, les mêmes choses, en partie du moins. En gros, le monde tout entier est organisé par chaque langue, mais en partie il y a des aspects qui ne sont pas organisés par une langue, tout en l'étant par une autre.

Voici un exemple qui concerne les adjectifs exprimant des dimensions. All. *seicht* est l'opposé de *tief* 'profond'. Or, un équivalent de *seicht* n'existe pas dans les langues romanes. Les usagers de ces langues auront à se débrouiller avec *non profond*, *peu profond*, etc.

Au début, quand j'étais en Allemagne, j'avais un sacré problème: comment exprimer 'j'ai sommeil', 'tengo sueño', 'ho sonno'? 'Ich bin müde'? Mais je n'étais pas fatigué; j'avais tout simplement sommeil... D'ailleurs 'se coucher' n'existe pas non plus: il faut 'aller au lit', 'aller dormir', etc.

Ce qui est organisé, ne l'est pas par les mêmes signifiés. Il faut par conséquent connaître l'application des signifiés.

Ce qui s'appelle «danger de mort» en français, s'appelle «danger de vie» en allemand, ce qui est très compréhensible, puisque c'est sa vie qu'on met en danger, donc *Lebensgefahr*. Ce qui est appelé «dent de sagesse» en français, est appelé de la même façon en allemand (*Weisheitszahn*), mais en espagnol c'est 'molaire de jugement' (*muela de juicio*), en italien 'dent de jugement' (*dente di giudizio*), en portugais 'dent du bon sens' (*dente do siso*), en roumain 'dent mentale' (*măsea de minte*).

Dans tous ces cas-là, il s'agit de noms composés, qui se trouvent sous une forme figée dans les dictionnaires, du moins dans les bons dictionnaires. Mais il existe aussi une organisation non figée, qu'on pourrait qualifier d'actuelle. Nous avons vu que des choses analogues sont organisées au moyen de signifiés souvent différents d'une langue à l'autre, en dépit des analogies qui peuvent s'y trouver. En italien une femme ne 'trompe' pas son mari; elle le 'trahit' (ou inversement...)! On ne dit pas *inganna* mais *tradisce*. On imagine peut-être que c'est une exagération due au tempérament italien, seulement, les flegmatiques Anglais le disent de la même façon (*to betray*...).

A tout ça s'ajoute un problème de fréquence, même si on dispose des mêmes signifiés dans plusieurs langues, comme dans ce cas-ci:

	FR.	ESP.
(1)	ne... que	no más que; no... sino
(2)	seulement	solo; solamente

Le fait est qu'en français (1) est plus fréquent que (2), tandis qu'en espagnol (2) est de loin beaucoup plus fréquent que (1). Le traducteur a donc intérêt à passer de fr. (1) à esp. (2) la plupart des fois, sinon «ça sent le traduit» et on devine même de quelle langue de départ.

Un autre exemple de cas où pourtant, en principe, les mêmes possibilités se présentent mais où la proportion des occurrences est à l'inverse:

	FR.	ESP.	IT.
(1)	réfuter	refutar	confutare
(2)	—	confutar	refutare

Il se passe que (1) est beaucoup plus fréquent que (2).

Sur un plan plus général, pour des catégories tout entières, on peut dire que, comparé aux autres langues romanes, l'espagnol dispose d'une grande quantité de verbes et qu'en outre il les emploie

très fréquemment. L'italien par contre, même s'il possède des verbes semblables, les emploie beaucoup moins. Ainsi, bien qu'il existe des équivalents italiens de l'esp. *veranear* 'passer l'été', *regatear* 'marchander' et *estrenar* 'mettre pour la première fois', les Italiens préfèrent dire p.ex. *essere in vacanze* (plutôt que *villeggiare*), *discutere sul prezzo* (plutôt que *mercanteggiare*), *mettere per la prima volta* (plutôt que *inaugurare*)...

Si l'espagnol possède des adverbes en *-mente* en nombre supérieur au français (p.ex. *posiblemente*), dans beaucoup de cas on ne les emploie guère, contrairement au français avec ses adverbes en *-ment*. L'espagnol préfère p.ex. *por supuesto* à *naturalmente*, p.ex. *deveras* ou *por cierto* à *verdaderamente*.

Tout ceci, une grammaire contrastive, en tant qu'instrument pour la traduction, devrait nous le dire.

Finalement, on constate fréquemment que les catégories verbales (les parties du discours) s'emploient différemment pour désigner des choses cependant identiques. Au niveau de la langue, all. *rutschig* = esp. *resbaladizo* = it. *scivoloso* = fr. *glissant*. En pratique, cependant, ce n'est qu'en allemand qu'on dira couramment «es ist rutschig hier». En espagnol on dira plutôt «aquí se resbala», en italien «qui si scivola», en français «ça glisse ici». (Bien sûr, ça ne glisse pas; c'est moi qui glisse...)

Il faudrait une grammaire (et une lexicologie) contrastive non seulement du système des distinctions que la langue établit, mais surtout de l'emploi, des usages qu'on trouve dans les textes et leurs traductions.

Il est vrai aussi que parfois une langue s'emploie avec une désignation réduite et même sans fonction désignative. C'est le cas p.ex. en publicité où les lettres constituant le nom d'une marque ou d'un produit sont les points de départ d'adjectifs censés caractériser cette marque ou ce produit. Ce petit jeu, bien entendu, ne saurait être maintenu tel quel dans une traduction et il faudrait avant tout chercher des adjectifs commençant par la même lettre que dans l'original, bien que de préférence dans le même registre élogieux. Qu'ils ne correspondent pas pour le reste, peu importe,

car la désignation effective n'est pas pertinente ici. Le *sens* oui, le sens de ce qui est dit sera conservé et c'est le principal. Dans la traduction d'une comptine, les désignations également n'ont que très peu d'importance: presque tout est dans les sons et le rythme, qu'il faut conserver en premier lieu. La langue, ici non plus, n'est pas employée pour désigner. Au téléphone, en allemand, on épelle à l'aide de prénoms (Arnold-Bertha-Cesar etc.), mais en traduction italienne ça donnera, selon le système italien, basé sur les noms de ville, «Ancona-Bologna-Catania» etc.

Alors, une grammaire contrastive, qui tienne compte de l'usage, sera-t-elle suffisante pour traduire sinon le sens, du moins la désignation, d'après les équivalences d'usage déjà établies?

Oui. Mais uniquement vers une seule langue d'arrivée. Une grammaire contrastive, si elle veut être utile à l'activité des traducteurs, ne saurait être une grammaire dans les deux sens. Pour chaque fait constaté dans une langue, on relève une série de faits dans l'autre, selon la diversité des situations. Mais pour chacun de ces faits dans la langue d'arrivée, il y aurait également toute une série de faits dans la langue départ. Une grammaire contrastive dans les deux sens serait inconcevable. Deuxièmement, il serait impossible également d'envisager une langue de départ et plusieurs langues d'arrivée. Il en va de même pour une lexicologie contrastive. Mettons que j'aie à traduire it. *terra* en allemand. Je trouve un certain nombre de variantes: Erde, Boden, etc. Et mettons que je veuille traduire le même mot italien en roumain. Je trouverai également toute une série de variantes, mais complètement différentes des variantes que j'ai trouvées en allemand. Il n'y a qu'une exception: dans le sens Erde/planète il y a coïncidence entre ces deux listes. Et remarquez que nous sommes partis d'un seul mot italien, pas d'une série de variantes! It. *terra* a donc une désignation à nombreuses sections, qui se révèlent quand on compare à l'allemand; mais quand on compare au roumain et à d'autres langues, il apparaît que chaque fois les sections de la désignation seront différentes. Il est impossible de prédire quel sera le nombre et quelle sera la nature des variantes, car il est tout aussi impossible de prévoir quelles seront les organisations sémantiques dans ces autres langues. Il se pourrait p.ex. que telle langue distingue, au moyen d'un nom particulier, la terre rouge de la terre noire ou encore la

terre humide de la terre sèche et ainsi de suite. Les distinctions à établir pour l'identification de la désignation dans la langue de départ, on ne les connaît jamais d'avance. On les constate coup sur coup et d'une façon unidirectionnelle en comparant avec telle autre langue.

Une grammaire ou une lexicologie contrastive, voulant être utile à l'activité de la traduction, ne saurait donc être qu'unidirectionnelle et elle ne saurait être qu'une grammaire de la Sprachverwendung, non pas de la Sprache, de l'usage de la langue et non pas simplement de la langue, autrement dit une grammaire ou une lexicologie de l'application de la langue dans le discours.

Autres publications d'E. COSERIU sur la traduction

1970. «Bedeutung und Bezeichnung im Lichte der strukturellen Semantik», in P. HARTMANN & H. VERNEY (éd.), *Sprachwissenschaft und Übersetzen*, Munich, pp. 104-121.
1971. «Das Problem des Übersetzens bei JUAN LUIS VIVES», *Interlinguistica. Sprachvergleich und Übersetzung. Festschrift zum 60. Geburtstag von Mario Wandruszka*, Tübingen, pp. 571-582.
1978. «Falsche und richtige Fragestellungen in der Übersetzungstheorie», in L. GRÄHS, G. KORLÉN, B. MALMBERG (éd.), *Theory and Practice of Translation*, Berne/Francfort-sur-le-Main/Las Vegas, pp. 17-32; également dans W. WILSS (éd.), *Übersetzungswissenschaft*, Darmstadt, 1981, pp. 27-47.
1981. «Kontrastive Linguistik und Übersetzungstheorie: ihr Verhältnis zueinander», in W. KÜHLWEIN, G. THOME, W. WILLS (éd.), *Kontrastive Linguistik und Übersetzungswissenschaft*, Munich, pp. 183-199.

1. Le texte publié ci-dessus est une version légèrement remaniée d'une conférence faite par E. Coseriu, le 6 février 1989 au Hoger Instituut voor Vertalers & Tolken du Rijksuniversitair Centrum Antwerpen.